

## Le « natif », le touriste et la protection de l'environnement

La rhétorique de la différence dans une localité du nord-Ceará\*

*O « nativo », o turista e a protecção do meio ambiente : a retórica da diferença  
numa localidade do Ceará do Norte*

*The «Native», the Tourist and Protection of the Environment: The Rhetoric of  
Difference in an Area of Northern Ceará*

**Agnès Clerc-Renaud**

---

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/lusotopie/1155>

DOI : 10.1163/17683084-0120102002

ISSN : 1768-3084

**Éditeur**

Idemec - UMR 7307

**Édition imprimée**

Date de publication : 30 novembre 2005

Pagination : 3-19

ISSN : 1257-0273

**Référence électronique**

Agnès Clerc-Renaud, « Le « natif », le touriste et la protection de l'environnement », *Lusotopie* [En ligne], XII(1-2) | 2005, mis en ligne le 30 mars 2016, consulté le 08 décembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lusotopie/1155> ; DOI : <https://doi.org/10.1163/17683084-0120102002>

---

## LE « NATIF », LE TOURISTE ET LA PROTECTION DE L'ENVIRONNEMENT

### *La rhétorique de la différence dans une localité du nord-Ceará\**

L'article s'appuie sur trois études de terrain effectuées entre 1990 et 1995 dans une localité rurale du Nord-Ceará (Brésil), affectée depuis le début des années 1980 par un afflux touristique de plus en plus important. Les différents groupes en présence dans la localité (autochtones, visiteurs, nouveaux habitants) s'identifient en se référant à une appartenance nous/eux. Les termes employés par chacun pour se désigner et désigner les autres sont décrits dans leurs différentes acceptions. Les usages de la notion de « natif », inscrite dans le registre de l'« ethnicité », ainsi que les modalités du classement de la localité en « zone de protection de l'environnement » (*Área de Proteção Ambiental*) présentent une grande ambiguïté. Le langage qu'empruntent ces représentations de la différence montre que la relation entre groupes ruraux et urbains réactualise d'anciens mythes nationaux de construction du territoire.

*O « nativo », o turista e a proteção do meio ambiente :  
a retórica da diferença numa localidade do Ceará do Norte*

O artigo baseia-se em três estudos efectuados no terreno entre 1990 e 1995 numa localidade rural do Ceará do Norte (Brasil), afectada desde o início dos anos 1980 por um afluxo turístico crescente. Os diferentes grupos em presença nessa localidade (autóctones, visitantes, novos habitantes) identificam-se, referindo-se a uma filiação nós/eles. Os termos empregues por cada um para se designar a si mesmo e designar os outros são descritos nas suas diferentes acepções. Os empregos da noção de « nativo » inscrita no registo da « etnicidade », bem como as modalidades da classificação da localidade em Área de Protecção Ambiental apresentam uma grande ambiguidade. A linguagem que estas representações tiram da diferença mostra que a relação entre grupos rurais e urbanos traz para a actualidade antigos mitos nacionais de construção do território.

*The « Native », the Tourist and Protection of the Environment:  
The Rhetoric of Difference in an Area of Northern Ceará*

This article is based on three field studies conducted between 1990 and 1995 in a rural area of Northern Ceará (Brazil) affected since the beginning of the 1980s by a growing influx of tourists. The different groups present in the area (natives, visitors, new inhabitants) identify themselves in terms of belonging to a system of them and us. The terms employed by each of them to refer to themselves and to the others are described in their different acceptions. The uses of the notion of « native » in the register of « ethnicity », and the terms of the classification of the area as an « Environmental Protection Zone » (*Área de Proteção Ambiental*) are highly ambiguous. The language employed in these representations of difference shows that the relationship between rural and urban groups is updating the old national myths of the construction of the territory.

Les données exposées dans cet article ont été recueillies au cours de plusieurs enquêtes de terrain menées à Jericoacoara (Ceará, Brésil), entre 1990 et 1995<sup>1</sup>, au moment où culminait le phénomène de mode qui, en moins d'une dizaine d'années a transformé ce village de pêcheurs en une plage phare du tourisme brésilien.

À cette période, trois groupes principaux d'origines sociales différentes se trouvent en relation permanente dans l'espace local. Un groupe autochtone, composé de pêcheurs ou d'anciens pêcheurs et leur famille, est constitué de huit cent cinquante personnes. Un groupe de nouveaux habitants comprend cent à cent cinquante personnes. Cet écart important s'explique par le caractère saisonnier de leur présence au village ; caractère de plus en plus accentué au fil des années<sup>2</sup>. De la même façon, l'importance numérique du flux de touristes varie selon les périodes de l'année entre deux cents et deux mille personnes.

Mon propos est de montrer comment se construit l'appartenance nous/eux des groupes en présence dans la localité à travers le langage qu'empruntent les représentations de la différence. Pour ce faire, je commencerai par présenter chacun des groupes à partir des termes employés par leurs membres pour se désigner et désigner les autres. Je dégagerai ensuite les variations dans le contenu de ces termes et j'en proposerai une analyse. Je terminerai par la contribution de l'État brésilien à cette construction.

Quelles sont les modalités de la « rencontre » touristique qui se produit à Jericoacoara ? Distant de Fortaleza, la capitale de l'État de quelque 280 kilomètres, le village possède la particularité d'être quasi insulaire. Sa situation à la pointe d'une presqu'île derrière un cordon de dunes lui vaut de n'être pas relié au réseau routier, dont l'extrémité se trouve à une vingtaine de kilomètres. Au début de mon premier séjour dans la localité, ses habitants ne bénéficiaient ni de téléphone, ni d'eau courante, ni d'assistance sanitaire, ni d'électricité. Ces infrastructures sont arrivées progressivement entre 1991 et 2000. Elles ont accompagné le processus de transformation lié à la nouvelle activité.

Tous s'accordent, au village, pour dater l'arrivée des trois premiers touristes (des étudiants de Fortaleza arrivant à pied, sac au dos, par la plage) en 1979. À la suite d'entretiens menés sur ce thème, trois grandes phases d'implantation du tourisme se sont dégagées : – la première correspond au passage de plus en plus fréquent de jeunes adultes d'origine urbaine pour des temps de plus en plus longs. Au cours des toutes premières années, l'accueil est pratiqué dans le cadre de l'habitation familiale et ce mode d'hébergement « en maisons de pêcheurs » (*em casa de*

<sup>1</sup> Il s'agit plus précisément des périodes de septembre 1990 à février 1991 ; octobre 1991 à mars 1992 ; octobre 1994 à septembre 1995. Je remercie la Direction de la Coopération scientifique, technique et du développement du ministère des Affaires Étrangères du financement dont j'ai bénéficié à travers la « bourse Lavoisier » qui a rendu possible la troisième étude de terrain.

<sup>2</sup> Cette accentuation du caractère saisonnier de la présence des nouveaux habitants, lié à la périodicité du flux touristique, concerne la période 1990-95. En 2003, date de mon dernier séjour dans la localité, ce caractère saisonnier tendait à s'atténuer. Cette présence plus constante des touristes au long de l'année est due en grande partie à une spécialisation vers l'accueil des pratiquants de planche à voile.

*pescador*) instaure des liens entre visiteurs et autochtones ; – la seconde voit l'installation au village de jeunes citadins, originaires des classes moyennes des capitales industrielles des États du Sud-Est (Minas Gerais et São Paulo principalement) et du Sud du Brésil. Attirés par la beauté du lieu et la possibilité de vivre de la manne touristique au moment où le flux de visiteurs s'intensifie, beaucoup ouvrent des bars ou des restaurants sur des terrains cédés par les autochtones. Ces derniers tirent l'essentiel de leurs revenus de l'accueil d'hôtes payants et du petit commerce (d'épicerie ou de boissons). La plupart réemploient ces revenus à la construction d'une ou plusieurs pièces destinées à l'accueil dans le prolongement de leur habitation. Parallèlement, un premier hôtel (*pousada*) d'une douzaine de chambres est ouvert par une personne qui ne réside pas sur place ; – la troisième<sup>3</sup> consiste en une professionnalisation de l'accueil. Elle va de pair avec l'apparition d'investisseurs du tourisme, attirant un afflux massif de visiteurs qui arrivent en voyage organisé à partir de publicités commerciales. Le flux de visiteurs prend alors un caractère plus saisonnier et la durée de leur séjour se raccourcit, tandis que la très grande partie des revenus du tourisme échappe aux autochtones. Cette phase correspond aussi à la cession de plus en plus fréquente de terrains qui passent de mains en mains pour arriver dans celles des investisseurs, sur fond de spéculation immobilière. Un lent grignotage voit le centre de la localité se vider de la population initialement installée. Celle-ci tend à s'installer en périphérie, cédant peu à peu la place aux commerces hôteliers. Cependant, l'enthousiasme massif et quasi unanime des autochtones pour la nouvelle activité et pour les changements qui l'accompagnent semble toujours intact<sup>4</sup>.

### La dénomination des groupes

Comment se passe, à l'intérieur de ce territoire circonscrit la délimitation de groupes d'origine différente ? Quels sont les catégories sociales et les modes de classifications mobilisés ?

Pour les autochtones, toute personne est d'emblée classée soit dans la catégorie des « gens d'ici » (*gente/povo daqui*), soit dans celle des « gens du dehors » (*gente/povo de fora*)<sup>5</sup>. La question « d'où êtes-vous ? » amène la réponse « je suis d'ici » (*sou daqui*), presque invariablement suivie de la précision, « je suis né, j'ai grandi [littéralement : je me suis élevé] ici » (*nasci, me criei aqui*).

Être né et avoir grandi sur place prime clairement sur le fait d'y habiter en tant que critère d'appartenance à la localité. Une personne née ailleurs sera toujours placée dans la catégorie « du dehors », même si elle réside à Jericoacoara depuis plusieurs années, tandis qu'une personne née à Jericoacoara et ayant

<sup>3</sup> Les périodes d'enquête (cf. note 1) se sont réparties entre la fin de la seconde phase et au début de la troisième.

<sup>4</sup> Pour une analyse plus poussée de ce processus et de ses implications, cf. CLERC-RENAUD 2002 : 33-61.

<sup>5</sup> Afin de simplifier l'exposé, *gente* et *povo* sont traduits indifféremment par « gens », bien que *povo* signifie littéralement « peuple », en ne prenant en compte que leur caractère commun de pluriel collectif. Pour certaines acceptions et variations de ces termes, cf. DAMATTA 1993 : 99, note 11.

émigré à la ville « voisine »<sup>6</sup> de Camocim peut parfaitement être considérée comme « d'ici ». Si le lieu de naissance est déterminant, l'appartenance au groupe des « gens d'ici » s'étend cependant aux conjoints et aux descendants de ceux qui sont nés et ont grandi ici. « Il est né à Camocim mais il est d'ici puisque sa femme est d'ici ! » L'appartenance au groupe des « gens d'ici » sera éventuellement reconnue à une personne née ailleurs, mais arrivée très jeune dans la localité où elle aura grandi. En ce sens, la distinction « d'ici »/« du dehors » est aussi construite par les relations de parenté et par le fait d'avoir vécu le moment particulier de sa croissance dans la localité. Une telle distinction est donc loin d'être strictement spatiale, même si elle emprunte les mots à ce registre. Dans le contexte de l'irruption du tourisme, le groupe autochtone se constitue en un « ici » intérieur, localisé, en opposition à l'extérieur indifférencié des « gens du dehors ».

Parmi les « gens du dehors », une distinction se fait selon que le lieu d'origine des personnes est déterminé et localisable ou non par le locuteur. Dans l'affirmative, une personne originaire de la proche région sera désignée par la particule « de » suivie du nom du lieu : « Il est de Bela Cruz » (*ele é da Bela Cruz*).

Tous les autres sont dénommés « les touristes » (*os turistas*). Sous ce vocable sont compris ceux que je nomme les « nouveaux habitants » d'origine urbaine. Les « touristes » au sens courant du terme, c'est-à-dire les simples visiteurs, ne forment pas à strictement parler un groupe « discret » mais un flux irrégulier et mouvant. Cependant, ils n'en constituent pas moins un groupe appréhendé comme tel par les autochtones, de par leur présence quotidienne et constante à l'intérieur du village. Couramment, ils sont distingués en « touristes d'excursion » (*turistas de excursão*) et « touristes de Rédemption » (*turistas de Redenção*) en fonction du mode de locomotion qu'ils empruntent.

Les premiers tirent leur nom du terme *excursão* qui désigne dans le jargon de la publicité touristique un « voyage organisé ». Ils sont aussi parfois désignés sous le terme de « touristes de paquet » (*turistas de pacote*)<sup>7</sup>. Ils sont transportés, depuis Fortaleza, par l'autocar de l'une des trois ou quatre *pousadas grandes*<sup>8</sup> dans laquelle ils séjournent invariablement trois jours. Leurs repas, distractions et excursions sont prévus à l'intérieur de la *pousada* sous la houlette d'un guide non autochtone. Leurs déplacements sont effectués en groupe de façon motorisée, sans contact avec la population locale. Les relations entre ces touristes et le groupe autochtone dont ils ne font que traverser l'espace sont quasi inexistantes. « Ceux-là sont des touristes de licol » (*Aqueles são turistas de cabresto!*) a commenté un ancien dans le registre du langage pastoral *sertanejo*<sup>9</sup>.

<sup>6</sup> « Voisine » est ici entendu à l'échelle du territoire brésilien : Camocim est située à une soixantaine de kilomètres de Jericoacoara.

<sup>7</sup> Terme du jargon du tourisme international calqué sur l'anglais *package*, qui existe également en français, « paquet » désignant la vente conjointe par une même agence d'un billet de transport et d'une prestation d'hébergement.

<sup>8</sup> Sous le vocable *pousada*, littéralement « auberge » sont recouverts des types d'accueils hôteliers qui vont de l'équivalent français du gîte rural à l'hôtel de grand confort. Localement, l'expression *pousada grande* désigne les hôtels de luxe, en une structure syntaxique n'est pas sans évoquer celle de la *casa grande*.

<sup>9</sup> *Sertanejo* : relatif au *sertão*, c'est-à-dire à l'arrière-pays, caractérisé notamment par un climat semi-aride et associé à l'élevage extensif.

Les touristes « de Rédemption » doivent leur nom à celui de la compagnie d'autocar (et du bourg nommé *Redenção* où se trouve son siège) qui assure la liaison avec Fortaleza. L'arrivée de la camionnette et de son chargement de touristes à héberger est attendue deux fois par jour, avec impatience, entre quatre et cinq heures de l'après-midi et trois et quatre heures du matin. Les nouveaux habitants n'utilisent généralement pas les catégories « gens d'ici/gens du dehors » mais les catégories « natif » ou « touriste ». Il est important de souligner que les nouveaux habitants ne disposent pas, pour se désigner eux-mêmes, de terme qui exprime un rapport d'appartenance à la localité où ils résident. Le terme *morador*, (littéralement « habitant »), employé avec précaution dans certaines situations spécifiques, n'est pas utilisé dans le langage quotidien et ne les définit pas comme groupe.

Tout se passe comme s'ils ne s'identifiaient qu'en opposition au « natif » qui définit toute personne dont l'allure, le maintien corporel, les habitudes et le parlé indiquent une appartenance rurale. Je reviendrai sur le fait que cette appartenance est exprimée par les nouveaux habitants dans un langage pour le moins ambigu.

Ces derniers opèrent la même distinction que les autochtones entre « touristes d'excursion » et « touristes de Rédemption ». Ils disposent de surcroît d'un autre mode de classification qui oppose les « Brésiliens » (*Brasileiros*) aux « Étrangers » (*Gringos*). Les premiers sont nommés en fonction de leurs États d'origine *Mineiros*, *Paulistas*, tandis que les seconds le sont par leur pays : *Italianos*, *Alemães*, etc.

### Des variations significatives

Les acceptions des catégories *gringo*, *turista* et *nativo* diffèrent selon qu'elles sont employées par les autochtones ou par les nouveaux habitants. Quelles sont leurs différentes significations et que traduit ce décalage ?

Commençons par la catégorie des « étrangers ». Pour les nouveaux habitants, le *gringo* est en général ainsi nommé en référence à sa nationalité. La définition du dictionnaire qui fait de *gringo* une « désignation dépréciative donnée aux étrangers, particulièrement de type blond ou roux » (Ferreira [1948] : 616) ne s'applique pas exactement à la situation. D'une part son caractère dépréciatif est loin d'être manifeste dans ce contexte précis, où l'étranger est plutôt valorisé. D'autre part la pigmentation capillaire n'est pas déterminante pour décider de l'appellation qui inclut tous les étrangers, blonds, roux et bruns. Pour les plus âgés des autochtones, dont le contact avec les touristes est limité, le mot se rapporte essentiellement à la langue. Est *gringo* celui qui « ne parle pas », qui « parle *gringo* » ou qui « parle tordu » (*fala enrolado*). Les jeunes gens quant à eux repèrent l'appartenance nationale des étrangers à partir d'attitudes, de détails vestimentaires (formes de chaussures ou de maillots de bain par exemple) ou des sonorités des langues dont ils sont les plus familiers. Les étrangers présents à demeure parmi les nouveaux habitants (en 1992 une vingtaine d'Allemands, Argentins, Français, Italiens, Péruviens, Portugais, Suisses) n'entrent pas dans la catégorie des *gringos* mais au même titre que les Brésiliens dans celle des « gens du dehors ».

Le décalage entre les deux acceptions délimite dans un cas le « nous » exclusif d'une appartenance nationale et dans l'autre cas le « nous » de la localité. La seconde catégorie dont le contenu admet des variations selon le locuteur est celle des « touristes ». Le décalage dans l'acception de ce terme tient essentiellement à ce

que les autochtones intègrent sous ce vocable le groupe des nouveaux habitants, tandis que ceux-ci en limitent l'usage aux seuls visiteurs.

Plusieurs arguments peuvent expliquer que les nouveaux habitants soient fréquemment inclus par les autochtones dans la catégorie « touristes » – laquelle, rappelons-le, tend à recouvrir dans l'usage quotidien la catégorie « gens du dehors » – : le mode d'installation de ces nouveaux habitants, arrivés comme touristes dans la première phase du processus d'implantation, suggère une première explication. Jeunes gens célibataires au moment de leur arrivée, leur implantation est passée par une phase de cohabitation avec une famille autochtone. Cette relation est souvent décrite de part et d'autre en termes de parenté :

« Il n'est pas mon fils, mais c'est comme s'il était mon fils et quand il est parti en voyage, et qu'il est resté longtemps sans apparaître, j'ai pensé : "Est-ce que Dieu va me laisser mourir sans que je le revoie ?" » dit une ancienne.

« Cette relation est très forte, c'est comme un lien de famille » dit pour sa part un nouvel habitant originaire de São Paulo. Nouée par la cohabitation, l'intégration à ce groupe familial est parfois prolongée par des liens de parenté spirituelle. Devenus les parrains de baptême catholique d'un enfant de leurs hôtes, les jeunes gens continuent pour la plupart d'entretenir des relations étroites avec cette famille<sup>10</sup>. Cette relation a fréquemment été suivie de la cession d'un terrain par cette famille ou par des proches de celle-ci, puis par la construction d'une maison. Néanmoins, leur mode d'arrivée ne les différencie pas des « touristes » proprement dits :

– la présence saisonnière au village de la plupart des nouveaux habitants ne les démarque pas non plus nettement des touristes. Nombre d'entre eux ouvrent *pousadas* et restaurants de novembre à avril pendant la « haute saison » (*alta temporada*) et voyagent ou rendent visite à leur famille d'origine le reste du temps ;

– la dimension individualiste de la démarche des nouveaux habitants, manifeste dans l'aspect accumulateur de l'activité commerçante qu'ils pratiquent, n'en fait pourtant pas un groupe à part entière. Cependant, diverses formes d'entraide et une commensalité festive régulière tendent à s'instaurer.

Si les autochtones intègrent les nouveaux habitants parmi les « touristes », il reste que ceux-ci s'excluent de cette catégorie. Comment comprendre alors qu'ils ne soient désignés couramment par aucun vocable spécifique, ni par eux-mêmes, ni par les autochtones ? Ceci ne laisse pas d'interroger si l'on considère l'importance numérique de ce groupe.

### Les « natifs » et la « nature »

Le troisième groupe qui n'est pas défini de la même façon selon l'appartenance de la personne qui l'emploie est le groupe des « natifs ». Le décalage entre les différentes acceptions du mot « natif » est plus complexe, et par là même plus riche pour la compréhension de la construction de la relation entre les groupes.

<sup>10</sup> Pour une analyse de ce phénomène, cf. CLERC-RENAUD, 2002 et 2005.

Il se traduit par une série de hiatus subtils dans l'usage du mot, dans sa signification et dans les situations d'interlocution.

Les habitants de Jericoacoara se nomment parfois eux-mêmes « natifs ». Le sens du terme coïncide alors avec celui de « gens d'ici ». Souvenons-nous qu'il s'agit du groupe de ceux qui sont nés dans la localité, étendus aux conjoints et consanguins nés ailleurs d'une personne née sur place. Cette définition exclut les « natifs » d'autres villages de la région habitant à Jericoacoara, que les touristes et nouveaux habitants désignent, eux, sous le terme *nativo*. À l'observation, toutes les occurrences (fréquentes, cf. exemple *infra*) d'utilisation du mot *nativo* par les autochtones interviennent dans des circonstances où ils ont à se démarquer des touristes ou des nouveaux habitants. Malgré toute l'attention portée à ces dénominations au cours de l'enquête, il ne m'est pas possible d'affirmer que les autochtones utilisent ce substantif entre eux. Les limites de l'observation, aussi « participante » soit-elle sont ici atteintes, le chercheur entrant, comme les touristes et les nouveaux habitants, dans la catégorie des « gens du dehors ».

En revanche, touristes et nouveaux habitants placent dans le groupe des « natifs » toutes les personnes identifiées *de visu* comme d'origine rurale. C'est dire qu'ils y incluent non seulement les personnes natives de Jericoacoara mais également celles de la région environnante que les autochtones placent pour leur part dans la catégorie des « gens du dehors ». Il arrive aux « gens d'ici » d'employer à propos de leurs voisins immédiats l'expression : « Untel est natif de Guriú ». En ce cas, le mot est suivi du nom d'une localité pour indiquer le lieu de naissance. Il est intéressant d'observer que *nativo* est dans ce cas un adjectif, ainsi que le définit le dictionnaire :

« *Adj.* Qui est *naturel* ; qui naît ; congénital ; sans artifice ; *national* ; se dit d'une eau qui naît dans une propriété, ou qui ne provient pas d'un autre courant distant ; se dit des métaux et métalloïdes trouvés à l'état d'éléments dans la *nature* » (Ferreira [1948] : 840). [*souligné par moi*]

*Nativo* (*nativa* au féminin) n'existe pas en tant que substantif dans ce dictionnaire<sup>11</sup>. C'est pourtant sous cette forme qu'il est utilisé au quotidien à Jericoacoara par tout un chacun. Cet usage s'inspire-t-il du langage des anthropologues qui emploient ce terme dans leurs écrits pour désigner les peuples amérindiens auxquels ils s'intéressent ? Est-il calqué sur l'anglais *native* ? La question reste posée. Reste aussi que le léger glissement du qualificatif au substantif qui marque la différence d'acceptation du terme selon le locuteur fait écho à un autre genre d'essentialisme, manifeste dans le sens particulier dont il est chargé par la plupart des touristes. L'extrait d'entretien suivant en donne la tonalité :

Touriste : « Je connais des plages où les gens sont plus natifs. »

Question : « Plus natifs ? »

Touriste : « Oui, plus indigènes (*indígenas*), plus primitifs (*primitivos*). »

[Maria<sup>12</sup>, originaire de São Paulo, environ 40 ans, Jericoacoara, 13 janvier 1991]

<sup>11</sup> L'édition consultée est antérieure à 1953 et il serait intéressant de contrôler dans un ouvrage plus récent depuis quand l'usage substantif est validé par l'académie.

<sup>12</sup> Les noms de mes interlocuteurs ne sont pas mentionnés et leurs prénoms sont fictifs afin



Comment comprendre que la délimitation de groupes urbains et ruraux emprunte un vocabulaire de « l'ethnicité » ? s entretiens menés en 1990 avec les touristes sur leurs motivations à désigner ce lieu comme destination de vacances se dégagent des constantes. Ils sont venus pour « profiter de la nature » (*curtir a natureza*), « sortir de la ville » (*sair da cidade*), « fuir la folie » (*fugir da loucura*), « couper avec la civilisation » (*cortar com a civilização*). Leur représentation du village est celle d'un « bout du monde », de « dunes vierges », d'un « paradis » et celles de ses habitants de « natifs » d'une « communauté » qui mène une « vie primitive » et « naturelle ». Que l'activité touristique génère la mise en scène de simulacres n'est pas nouveau, pas plus qu'elle n'est propre à Jericoacoara. L'utilisation d'un vocabulaire habituellement appliqué aux Amérindiens est également relevée par Conrad Kottak à Arembepe dans les années 1980 (Kottak 1983 : 131). Auteur d'une étude sur Canoa Quebrada, sur le même littoral du Ceará, Carlos Cirino remarque, de la part des touristes qui visitent le village :

« L'excessive valorisation des habitants nés dans la région, le natif. À la différence d'autres sociétés, le terme n'a pas un sens péjoratif d'infériorité, au contraire [...] » (Cirino 1990 : 33)<sup>13</sup>.

La même valorisation est repérable à Jericoacoara pour autant que le « natif » reste pêcheur. L'abandon de la pêche pour le commerce est vili-pendé par les touristes. Il est systématiquement cité par les visiteurs qui déplorent les changements survenus à Jericoacoara comme faisant partie des « dégâts » (*estragos*) subis par « l'endroit » (*o lugar*). « Les natifs ne pêchent même plus, ils nous exploitent ! ».

Le groupe des « natifs » n'est valorisé que s'il s'en tient à l'activité qui montre sa proximité à la « nature » édénique : la pêche. Dans le contexte touristique, la position qui lui est impartie est de participer à la société en se trouvant du côté de la nature. Rappelons par ailleurs que le champ sémantique de « natif » l'y situe d'emblée<sup>14</sup>. Un rapport similaire s'exprime encore dans les termes « ruricoles » (*ruícolas*) et « sylvicoles »<sup>15</sup> (*sibícolas*), assortis du possessif « nos » par lesquels sont parfois désignés les paysans et les Amérindiens dans certains textes d'érudits ou de folkloristes.

Lorsque le « natif » n'est plus perçu comme en rupture du monde social ordinaire la dévalorisation inhérente aux habitants de « l'intérieur » est décelable de la part des citadins, touristes et nouveaux habitants. La catégorie « intérieur » est quant à elle employée par l'ensemble des acteurs impliqués. En effet, Jericoacoara

---

de préserver leur anonymat. Les extraits d'entretiens cités visent, à travers un cas singulier, à rendre compte de la construction d'un processus et de sa logique, en une démarche avant tout anthropologique.

<sup>13</sup> Toutes les citations d'ouvrages en portugais ont été traduites par moi.

<sup>14</sup> La réification qu'implique une telle position s'exprime brutalement dans les classifications opérées par certains professionnels des « ressources touristiques » en « hydrôme, phytôme, lythôme et anthropôme » (relevées par CAZES 1989 : 13).

<sup>15</sup> Elizabeth Coelho mentionne l'usage du mot dans le texte de la Constitution Fédérale de 1934 (COELHO 2002 : 86) et attire l'attention sur « le fait que l'expression sylvicole renvoie à "habitant de la forêt" ». (*ibid.* : 89, note 35).

appartient au monde rural, lequel est désigné, là comme ailleurs au Brésil par le terme *interior* (« intérieur »). Que ce village, dont la situation géographique peut difficilement être plus proche du littoral soit pourtant catégorisé comme « de l'intérieur », pose question. Cette apparente contradiction indique que le terme *interior* ne se définit pas seulement en référence à l'espace, mais d'abord en opposition à la ville. De plus, elle indique que la valeur de l'espace urbain possède pour l'ensemble de la société brésilienne une nette prééminence sur l'espace rural. En effet, elle nie dans sa représentation sémantique le fait géographique : Jericoacoara est un village à la fois côtier et « de l'intérieur ». Le prestige dont sont crédités les « natifs » dans le contexte touristique contraste avec la dépréciation liée à « l'intérieur » et à ses habitants à un niveau général. « L'intérieur », par le passé synonyme de danger et de rudesse l'est encore aujourd'hui. Pour beaucoup de citadins *interior* évoque un mode de vie « arriéré » (*atrasado*), synonyme de chaleur, de fatigue, d'insécurité, voire de danger, au mieux d'ennui. « Ici, dans l'intérieur nous sommes un peu en retard » entend-on parfois d'un autochtone, pour s'excuser par exemple du manque de confort de sa maison. « Ici dans l'intérieur, tout est difficile » disent volontiers les nouveaux habitants en référence à la lenteur des transports.

En tant que catégorie logique, *interior* s'oppose à *exterior* dont je ne peux manquer de relever que ce mot est pour les citadins synonyme d'étranger au sens de « non national ». Car bien que les étrangers représentent au maximum 15 % du flux touristique, ils n'en contribuent pas moins à conférer au lieu une aura « internationale », très valorisée. En ce sens, l'une des particularités de Jericoacoara est d'inclure dans un même lieu « l'intérieur » du pays représenté par les *nativos* et « l'extérieur » représenté par les *gringos*. Ces deux pôles sont ainsi dépeints par une résidente :

« Je pense vendre mon restaurant. Je voudrais m'installer en Australie. Ça sera autre chose, parce qu'au début ici c'était bien, mais les natifs ont beaucoup changé et j'en ai marre d'habiter dans un endroit où tout est difficile, qui n'est plus primitif et qui n'est pas moderne ». [Sílvia, nouvelle habitante originaire de São Paulo, arrivée depuis 10 ans, environ 30 ans. Jericoacoara, 29 janvier 1995]

### L'actualisation de mythes nationaux ?

Les propos de cette nouvelle habitante ne sont ni uniques ni nouveaux à la date à laquelle ils ont été recueillis. Dès 1990, les entretiens avec des visiteurs déjà venus au village sur leur perception des changements amenés par le tourisme comportaient des évocations nostalgiques de tournant autour de l'abondance de poisson, de la gratuité de l'accueil et de la liberté de s'installer. Les récits qui décrivent le premier voyage de ces visiteurs à Jericoacoara mettent en scène des « pionniers » ayant « découvert » au « bout du monde » un « réduit de dunes vierges », au prix de moult embûches et de beaucoup d'inconfort. Le registre de ce vocabulaire, le terme « découverte », s'agissant d'un lieu habité ; la figure prégnante du « pionnier », et son corollaire, celui d'une « terre vierge » convoquent la représentation d'un territoire à conquérir qui n'est pas sans évoquer ce « héros collectif, le *bandeirante*, celui qui repousse les frontières, dont l'action a permis l'intégration du territoire national brésilien » (Vidal 2002 : 294-295). Outre cette épopée, ces

récits s'apparentent également à une variation sur le thème du « pionniérisme », plus proche dans l'histoire (deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) analysée par Giralda Seyferth (2000 : 157-162) dans les récits de l'installation d'immigrés d'origine européenne au Sud du Brésil.

Toutes proportions gardées, il s'agit dans les trois cas d'une expansion territoriale, portée par une démarche individuelle, qui a pour effet de tracer des routes et de repousser des limites. D'autres données viennent corroborer ce mode de représentation du territoire. Par exemple la difficulté d'accès de Jericoacoara, qui entre pour une part dans son succès comme villégiature en ce qu'elle en fait une sorte de territoire défendu. Cette dimension est manifeste dans le discours des « pionniers » contrastant un « avant » idyllique avec les « dégâts » survenus depuis, assorti de la considération maintes fois entendue : « Ce qui sauve encore cet endroit, c'est qu'il n'y a pas de route. Le jour où la route arrivera ici, il sera foutu ! ».

Voir cet isolement géographique comme un isolement social requiert une certaine cécité volontaire. D'une part, l'isolement géographique est tout relatif lorsque pullulent les véhicules à quatre roues motrices, d'autre part, postuler un isolement social nécessite d'occulter les échanges constants pratiqués par le groupe autochtone avec les touristes et avec ses membres émigrés à la ville au cours des trente dernières années.

Outre les mythes déjà mentionnés, il n'est pas impossible que cette représentation d'une insularité sociale n'ait été également alimentée par la vision de l'anthropologie fonctionnaliste passée dans le sens commun. Il est par exemple troublant de constater que cette représentation d'une « communauté de natifs », isolée au « bout du monde », est somme toute assez proche de certains des contenus implicites de la notion d'ethnie<sup>16</sup>, tels que les dégage la critique décapante de Fredrick Barth :

« Cette histoire a produit un monde de peuples séparés, ayant chacun sa propre culture et étant chacun organisé en une société que l'on peut légitimement isoler pour la décrire en une île coupée du reste du monde » (Barth 1995 : 207).

Les représentations du territoire qui sous-tendent le processus de construction des relations entre les groupes en présence empruntent les schémas déjà tracés et bien ancrés des mythes nationaux. Autrement dit, la figure du « natif » n'est pas produite *ex nihilo* par le phénomène touristique, même si elle passe par ce simulacre, qu'elle sert et alimente.

Par ailleurs, j'ai pu observer que dans nombre de situations, le terme « natif » est employé dans son acception valorisée de façon rhétorique par les autochtones eux-mêmes. J'utilise ici « rhétorique » au sens de Dean Mac Cannel qui décrit, parmi les Noirs et les Indiens nord-américains, les formes « d'ethnicité reconstruites pour dénoter ces identités ethniques qui ont émergé en rapport au tourisme »

<sup>16</sup> L'anthropologie s'est longtemps accommodée du flou de la notion d'ethnie. Anne Christine Taylor relève qu'elle est « en France l'une des notions les moins bien théorisées de la discipline » (TAYLOR 1992 : 242). Ethnicité, au contenu plus sociologique – groupes distincts et solidarité au sens de Durkheim entre les membre du groupe ainsi que la définit Talcott Parsons – ne paraît pas beaucoup mieux lotie, le même auteur soulignant : « Malgré cela, c'est un concept extraordinairement insaisissable, très difficile à définir d'aucune façon précise... » (PARSONS 1975 : 53, ma traduction).

(Mac Cannel 1986 : 170). [souligné dans le texte] Par exemple, « Vous voilà devenu natif! » est un compliment destiné à flatter un nouvel habitant en cours d'installation. De même l'affirmation de leur qualité de *nativo* est-elle largement mise en avant par les jeunes hommes pour faciliter leurs conquêtes féminines auprès des touristes. Des propos plus directs, tels que « ma grand-mère était indienne », tenus pour argument de séduction, commençaient à poindre en 1995, alors qu'il aurait été tout à fait improbable de les entendre seulement trois ans auparavant. Un tel emprunt au registre de « l'ethnicité » montre si besoin en était que les groupes sont tout à la fois construits par la relation sociale et constructeurs de celle-ci. Il montre aussi qu'un autre mythe national : celui de la « fable des trois races » affleure ici (DaMatta 1983 : 58 *sq.*).

À l'inverse, que se passe-t-il lorsqu'un autochtone ne se coule pas dans le moule de la catégorie du « natif » et qu'il n'endosse pas l'habit rousseauiste du « bon sauvage » ? Ainsi que l'analyse, sans fioritures, Alessandro Gagnor Galvão dans un livre qui dresse les idéaux-types (anthropologues inclus) des acteurs présents à Jericoacoara en 1989-1990, il devient alors un mauvais sauvage :

« Le “mauvais sauvage” est le natif qui tente explicitement de fuir le stéréotype que le simulacre lui réserve, qui ambitionne les rôles tenus par le touriste et en vient donc à être mal vu aussi bien par les natifs que par les touristes » (Galvão 1995 : 121).

Notons à ce propos que « l'imbroglio ethnique » n'épargne pas le chercheur, ni dans les présupposés avec lesquels il arrive sur « son » terrain, ni dans les choix opérés au cours de l'analyse des données. Le mot autochtone, par lequel je désigne ceux qui se nomment eux-mêmes « les gens d'ici » est emblématique de la complexité du problème posé par les catégories d'attribution. Faute de mieux, je l'ai finalement adopté malgré sa connotation désuète, sans parler de sa longueur et de sa difficulté de prononciation. *Jericoacoarenses* aurait été plus commode s'il avait été approprié. Or, à ma grande surprise, le nom même de Jericoacoara s'est avéré au fil de l'enquête être apparu au village en même temps que les touristes. Serrote était le nom donné par ses habitants à la localité jusqu'au début des années quatre-vingts – et continue à l'être pour bon nombre d'entre eux :

« En ce temps-là – explique une dame d'une cinquantaine d'années – on traitait cet endroit de Serrote [...] je n'avais jamais su ce nom de Jericoacoara, c'était vraiment Serrote [...] on disait : “je suis du Serrote” ». [Liduina, envi-ron 50 ans. Jericoacoara, 9 août 1995]

Étant donné ce qui vient d'être développé, il n'est pas étonnant qu'ait prévalu Jericoacoara, nom d'origine tupi attesté dès le xvi<sup>e</sup> siècle, transmis par la cartographie et remis en mémoire par l'œuvre de José de Alencar au xix<sup>e</sup> siècle. Une scène du roman *Iracema* s'y déroule dont le genre littéraire « indianiste » n'est sûrement pas anodin dans ce contexte, même s'il précède de très loin l'engouement touristique<sup>17</sup>. L'étymologie de différents noms de lieux du Ceará qui ponctue

<sup>17</sup> Cf. ALENCAR [1865] 1997 : 113. Pour mémoire, *Iracema* narre sur fond de guerre de conquête l'idylle d'un jeune conquistador portugais et d'une Indienne tabajara laquelle mourra après avoir donné le jour au premier Brésilien.

chaque séquence du roman semble faire passer la construction nationale par un marquage du territoire régional à travers la toponymie. En ce sens, le changement contemporain du toponyme peut être interprété comme la réactivation d'un « mythe fondateur » de la nation des années 1850, signalé par Viginia Fontes (1998 : 37) comme traversant la littérature de cette époque.

Au demeurant, autochtone me paraît s'approcher assez fidèlement d'une autre façon qu'ont les personnes à se démarquer de celles d'autres villages alentours en se présentant comme « fils de la terre » (*filhos da terra*) ou « fils de la Montagne » (*filhos do Serrote*)<sup>18</sup>.

## La protection de l'environnement

La représentation d'un « natif » proche de la « nature » édénique se dégage aussi d'un tout autre type de sources. Il s'agit d'un texte de loi<sup>19</sup> de 1984 par lequel le général João Figueiredo, alors président de la République déclare quelque 5 480 hectares (Cruz 1985 : 29) de la presqu'île « Zone de protection de l'environnement » (*Área de Proteção Ambiental*), couramment abrégé par le sigle APA localement utilisé.

D'après le contenu de l'article 2 de ce décret :

« Cette déclaration [...] a pour objectif, au-delà de permettre aux communautés côtières l'exercice de leurs activités à l'intérieur des modèles culturels historiquement établis, de protéger et préserver : a) les écosystèmes des plages, marais et bas-fonds ; b) les dunes ; c) les formations géologiques de grand potentiel paysager et scientifique ; d) les espèces végétales et animales, principalement les chéloniens marins ; e) les oiseaux de proie et de plage ».

Son contenu est en accord avec l'arrière-plan inhérent à la démarche touristique. La représentation du lieu comme « potentiel paysager et scientifique » s'apparente à celle analysée par Roberto DaMatta à propos de l'héritage portugais du Brésil d'une

« nature comme donatrice et édénique [...] Selon cette conception, conformément à ce que relève l'historien Keith Thomas, la nature et ses êtres auraient été faits pour les délices, la jouissance et l'exploitation de l'homme » (DaMatta 1993 : 100-101). [souligné dans le texte]

On retrouve jusque dans la formulation du texte juridique une ambiguïté similaire à celle analysée à propos de la notion de « natif ». En effet, le mot *caíçaras*, utilisé pour qualifier les groupes locaux (et que je traduis faute de mieux par « côtières ») présente une polysémie du même ordre. Le sens premier du substantif *caíçara* est palissade (défensive ou destinée à la capture du poisson). Il est très largement répandu en tant que toponyme dans de nombreuses régions du Brésil et une localité située à une vingtaine de kilomètres de Jericoacoara porte ce nom.

<sup>18</sup> Attribué en référence à la falaise qui culmine à une centaine de mètres au dessus de la plage et dont l'épaulement abrite en partie les maisons des vents dominants.

<sup>19</sup> Décret n° 90.379, promulgué à Brasília « le 29 [du mois] d'octobre 1984, 163<sup>e</sup> de l'Indépendance et 96<sup>e</sup> de la République ».

Parmi les divers sens précisés par le dictionnaire (Ferreira [1948] : 213) figure celui de « paysan ensauvagé » (*caipira assewajado*) donné comme spécifique aux régions de Rio de Janeiro et São Paulo, tout comme celui « d'habitant de la plage » (*praiano*). Ceci situe une fois de plus la représentation de la localité rurale au sein de l'ensemble national. La connotation du mot place les autochtones du côté de la « nature » – qu'il s'agit, dans le décret, de protéger.

Par ailleurs, la référence aux *comunidades caiçaras* est largement développée par plusieurs textes de sociologie maritime. Dans un chapitre précisément intitulé : « *Diversidade biológica e culturas tradicionais litorâneas : o caso das comunidades caiçaras* » [Diversité biologique et cultures traditionnelles littorales : le cas des communautés *caiçaras*], Antonio Diegues (1995) décrit les processus de dégradation de la pêche artisanale du littoral de Rio de Janeiro à São Paulo, en concurrence avec les entreprises de pêche motorisées extractivistes et prédatrices ainsi que les processus de spoliation des communautés par les entreprises immobilières et l'essor du tourisme. Dans un autre article qui propose une synthèse des études de communautés de pêcheurs au Brésil, le même auteur mentionne parmi les « innombrables cultures régionales littorales liées à la pêche [...] celle du *caiçara*, sur le littoral entre Rio de Janeiro et São Paulo » (Diegues 1999 : 362). Il mentionne également l'importance de la contribution ethnographique de Gioconda Mussolini (dans les années 1940) pour : « la compréhension des relations entre les communautés *caiçaras* (originaires de la miscigénéation entre le colonisateur portugais, l'Indien et le Noir), la mer, les estuaires et la forêt atlantique » (Diegues 1999 : 363)<sup>20</sup>.

Il n'est pas impossible que le texte de loi ait été formulé en référence implicite à ces travaux relatifs à une région située à quelques milliers de kilomètres sur le même littoral. Quoi qu'il en soit, le juriste, qui ne précise pas quels sont « les modèles culturels historiquement établis » à l'intérieur desquels doivent s'exercer les activités des « communautés côtières », entérine le mouvement de « découverte » des touristes, participant de ce mouvement cyclique que Marlyse Meyer décrit comme « un éternel retour : les découvertes du Brésil » (Meyer 1993 : 19-46).

Sur place, les questions posées, tant aux autochtones qu'aux nouveaux habitants quant à l'initiative du classement de la presqu'île en APA, suscitent des réponses variables. Elle a été faite « par les écologistes » disent les uns ; à l'instigation de politiciens locaux, disent d'autres ; à la requête de la population du village qui, analphabète, croyait signer la demande d'installation d'un dispensaire ; ou encore, à la demande du Conseil communautaire du village. Précisons tout de suite que « l'instruction normative » chargée de compléter le décret en fixant et précisant les activités humaines autorisées dans l'aire « selon les modèles culturels historiquement établis », ne sera promulguée qu'en 1989, soit cinq ans plus tard.

Entre 1984 et 1989, la principale référence quant à ce qu'il est licite de faire ou ne pas faire sur le territoire de la APA, en matière de construction notamment, se résume aux quelques lignes de l'article 8 du décret qui stipule :

« Dans le but de maintenir le modèle culturel et paysager de la région, ne seront pas permises les constructions qui dénaturent [littéralement, « dé-caractérisent »] les composants architectoniques locaux ou qui nuisent au paysage régional typique ».

<sup>20</sup> L'auteur ne précise pas ce qu'il entend par « miscigénéation ». [Note de la rédaction : métissage]

Pendant ces cinq années des déplacements successifs de tutelle administrative de l'APA, du niveau fédéral au niveau de l'État, ainsi que des réformes administratives liées aux changements politiques nationaux bloquent toute application d'une quelconque réglementation au plan local<sup>21</sup>. Les effets du classement se limitent à la construction d'un bâtiment administratif localement nommé « Maison du SEMACE » dans la partie nord du village. Ce bâtiment comporte une vaste salle de réunion, que j'ai toujours vue déserte, destinée à l'origine à abriter les réunions du Conseil communautaire de Jericoacoara (*Conselho comunitário*), association créée fin 1984 par un petit groupe de personnes du village. Composé exclusivement d'autochtones, il est chargé de représenter « la communauté » (*a comunidade*).

D'après l'un de ses fondateurs, le Conseil communautaire après avoir en vain dénoncé les effets concrets des déplacements au niveau de tutelle et l'absence de gestion et de réglementation s'est retrouvé, tout comme la communauté, divisé :

« Donc, si l'APA de Jericoacoara avait été réellement implantée et si ce qui existe dans la loi [l'instruction normative] avait été mis en pratique, on serait une APA modèle, vous comprenez ? Moi, je vois ça comme ça. Le pire, c'est qu'il n'existe pas de conciliation. Le processus qu'on est en train de vivre est tellement maléfique que la communauté de Jericoacoara est aujourd'hui divisée ». [Francisco, environ 25 ans, Jericoacoara, 3 février 1991]

Le clivage en question ramène à l'un des cas de figure analysés par Ilka Boaventura Leite à propos des groupes de descendants d'Africains dans le Sud du Brésil. Elle constate que la vente ou la cession d'une partie de la terre génère au sein du groupe des intérêts conflictuels (Leite 1999 : 37). Plus largement, ces dissensions marquent aussi « l'intensification de la désagrégation et la difficulté, ou même l'impossibilité de fixation sur une terre » (*ibid.* : 36) de la part de groupes fragilisés notamment par un exode rural intense.

### Un silence éloquent

Dans ce contexte, l'absence précédemment relevée d'un nom par lequel se désigneraient eux-mêmes les nouveaux habitants en tant que groupe traduit de façon significative le rapport de l'ensemble du village au droit foncier.

Ces *moradores* (« habitants ») sont très rarement nommés ainsi de façon ostensible. Ils ne constituent pas une entité collective au même titre que « les natifs »

<sup>21</sup> Le décret de 1984 place l'APA sous la juridiction du SEMA, *Secretaria Especial do Meio Ambiente* (Secrétariat spécial à l'environnement) dépendant du ministère de l'Intérieur. Centralisée à Brasília, capitale fédérale distante d'environ trois mille kilomètres, cette instance ne dispose pas d'antenne régionale. Par le moyen d'une convention, elle délègue sa responsabilité à son homologue au plan de l'État du Ceará, la SEMACE, *Superintendência do Meio Ambiente do Ceará* (Superintendance à l'environnement du Ceará), dont le siège est localisé à Fortaleza, distante d'environ trois cent kilomètres. Cette délégation a pour conséquence de déplacer l'administration du niveau fédéral au niveau de l'État. En 1990, le président Collor nouvellement élu réforme l'administration et réunit le SEMA à l'IBAMA, *Instituto Brasileiro do Meio Ambiente* (Institut brésilien de l'environnement) qui dispose, lui, d'une antenne à Fortaleza. La gestion de la presqu'île repasse du niveau de l'État au niveau fédéral.

ou « les touristes ». Ils ne sont désignés comme tels ni par eux-mêmes, ni par les autochtones, qui ne sont pas prêts à perdre le droit d'usage que la loi leur donne au titre de l'antériorité de leur présence en reconnaissant le même droit à un autre groupe. En outre, chacun évite tacitement la reconnaissance publique d'une entorse à la légalité. Les uns pour avoir vendu, les autres pour avoir acheté. En effet, tout achat et toute vente de *posse* (droit d'usage) ainsi que toute autorisation de construction doivent en principe être soumis à l'homologation préalable de l'Institut brésilien à l'environnement (Ibama). Dans les faits, la reconnaissance d'usage, *a posteriori*, est monnaie courante.

Le secret qui entoure les tractations de vente de droit d'usage a ainsi permis à certains terrains d'être vendus, simultanément, à trois acheteurs différents, tandis que le vendeur prenait le large en laissant les postulants se débrouiller. Les nouveaux habitants évitent également autant que possible de se signaler en tant que groupe potentiellement rival de celui des « natifs », réputé « faire bloc » au nom de sa parenté commune en cas de conflit ouvert.

En 1992, de nouveaux habitants et commerçants ont formé le projet de se grouper en association afin de se voir reconnaître en tant qu'interlocuteurs par les instances chargées de l'APA. Il s'agissait notamment de faire valoir les intérêts de ceux qui s'estimaient spoliés pour avoir récemment acheté des terrains s'avérant désormais inutilisables parce qu'inconstructibles pour être situés hors des limites prévues par la loi. Il s'agissait aussi d'entériner officiellement la présence au village de personnes installées pour certaines depuis plusieurs années. Leurs activités d'hôtelier ou de restaurateur n'entrant pas précisément dans la catégorie de celles de la « communauté côtière » dont le texte de loi prévoyait d'appuyer le développement, certains d'entre eux se sentaient menacés par le frein mis alors par l'Ibama aux activités de construction.

Au cours d'une réunion discrètement tenue, il a été longuement débattu du nom que devrait porter cette association. Le choix s'est arrêté sur « association d'habitants et d'amis de Jericoacoara » (*associação de moradores e amigos de Jericoacoara*). Le mot « commerçants », initialement envisagé a été écarté, considéré comme trop brutal et « amis » a été ajouté à *moradores* dans le but explicite d'atténuer le heurt que ne manquerait pas de susciter la constitution publique d'un groupe concurrent du Conseil communautaire. À ma connaissance, cette association n'a finalement jamais eu d'activité officielle ultérieure.

Enfin, il n'est pas impossible que le terme *morador* soit évité pour sa charge sémantique. Son contenu est en effet marqué par l'usage historique du terme *moradores de favor* (« habitants de faveur ») pour caractériser autrefois les esclaves demeurés après l'abolition sur les terres de leurs anciens maîtres. Il désigne communément des paysans vivant sur des terres qui ne leur appartiennent pas. César Barreira a souligné le caractère de dépendance attaché à ce statut dans le sertão du Ceará (Barreira 1992 : 22-23).

## La rhétorique de la différence

Quels enseignements tirer des catégories d'appartenance des groupes ainsi tracées ? Tout d'abord que les tendances relevées par Manuela Carneiro da Cunha dans un texte datant de 1979 n'ont absolument rien perdu de leur actualité :



« On a découvert que l'ethnicité pouvait être un langage ; ou mieux, dans un premier temps, qu'elle pouvait être une rhétorique. Ce fut le moment de mettre en évidence le caractère manipulateur de l'ethnicité. Je pense qu'à ce stade, on devrait passer résolument au temps présent, parce que ce sont des tendances très actuelles » (Cunha [1979] 1987 : 99).

Les « traits diacritiques » (*ibid.* : 102) utilisés – maintien corporel, façon de parler et de s'habiller – délimitent des groupes d'origines rurale et urbaine. Mais une attention particulière portée à la dénomination « natif » telle qu'elle est appliquée au groupe autochtone montre des usages rhétoriques qui empruntent un langage fortement connoté « d'ethnicité ».

Ensuite, cette étude de cas montre aussi que, loin de relever d'une quelconque identité essentialiste figée une fois pour toutes, les modalités d'appartenance à un groupe donné se construisent dans et par un processus qui implique d'autres groupes. Or, l'aménagement et la réorganisation des « systèmes de classifications qui rendent possible la définition de soi et des autres », amenés par l'arrivée de nouveaux groupes en un lieu donné, ne s'effectuent pas au hasard (Gallissot, Kilani & Rivera 2000 : 107).

Devant les voies qu'empruntent ces processus, le langage qu'ils mobilisent, l'actualisation des mythes qu'ils génèrent et la représentation du territoire qu'ils impliquent, peut-on vraiment croire à la totale nouveauté des recompositions qui s'opèrent ?

Juillet 2004

**Agnès CLERC-RENAUD**

Centre d'anthropologie de Toulouse (UMR 8555)  
Université Marc Bloch, Institut d'ethnologie (Strasbourg)  
École pratique des hautes études (Paris)

### Bibliographie

- ALENCAR, J. de. 1997, *Iracema*, Rio de Janeiro, Editora Paz e Terra, 128 p. [1<sup>ère</sup> ed. 1865]
- BARREIRA, C. 1992, *Trilhas e atalhos do poder : conflitos sociais no sertão*, Rio de Janeiro, Rio Fundo Editora, 193 p.
- BARTH, F. 1995, « Les groupes ethniques et leurs frontières », p. 203-249, in P. POUTIGNAT & J. STREIFF-FENART, *Théories de l'ethnicité, suivi de Les groupes ethniques et leurs frontières*, Paris, Presses universitaires de France, 270 p. [1<sup>ère</sup> 1969]
- CAZES, G. 1989, *Les nouvelles colonies de vacances ? Le tourisme international à la conquête du Tiers-monde*, Paris, L'Harmattan, 1, 336 p.
- CIRINO, C.A. Marinho 1990, *Pescadores em terra : o caso « Canoa Quebrada ». O imaginário no processo de transformação de uma colônia de pescadores do litoral Cearense*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Fortaleza, Universidade Federal do Ceará, 96 p., multigr.
- CLERC-RENAUD, A. 2002, *L'ici-bas et l'au-delà dans un village du Nord Ceará (Brésil). Ébauche d'un système cosmogonique et changement social*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle en anthropologie sociale et ethnologie, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 584 p., multigr.
- 2005, « "Amizade e interesse". Formas de trocas e compadrio » [Amitié et intérêt. Formes d'échanges et compérage], à paraître. (Pas cité dans le texte : cf. note 11)
- COELHO, E.M. Beserra. 2002, *Territórios em confronto. A dinâmica da disputa pela terra entre índios e brancos no Maranhão*, São Paulo, Hucitec, 349 p.

- CRUZ, L. 1985, *Área de proteção ambiental: Jericoacoara*, Fortaleza, Universidade Estadual do Ceará, Núcleo de Geografia Aplicada, 127 p.
- CUNHA, M. Carneiro da 1987, « Etnicidade, da cultura residual mas irredutível », in *Antropologia do Brasil*, São Paulo, Editora Brasiliense : 97-108. [1<sup>ère</sup> 1979]
- DAMATTA, R. 1983, *Relativizando: uma introdução à antropologia social*, Petrópolis, Vozes, 245 p.
- 1993, *Conta de mentiroso: sete ensaios de antropologia Brasileira*, Rio de Janeiro, Rocco, 209 p. [chap. 4, « Em torno da representação de natureza no Brasil: Pensamentos, fantasias e divagações »]
- DIEGUES, A.C. Sant'Ana 1995, *Povos e mares: leituras em sócio-anthropologia marítima*, São Paulo, NUPAUB (Núcleo de apoio à pesquisa sobre populações humanas e áreas úmidas brasileiras), 260 p.
- 1999, « A sócio-anthropologia das comunidades de pescadores marítimos no Brasil », *Etnográfica* (Lisbonne) III (2) : 361-375.
- FERREIRA, A. Buarque de Hollanda [1948], *Pequeno dicionário brasileiro da língua portuguesa*, Rio de Janeiro, Civilux, 1031 p. [10<sup>e</sup> éd.]
- FONTES, V. 1998, « Le Brésil, nation hiérarchique », *Tumultes* 11 : 23-43.
- GALLISSOT, R., KILANI M. & RIVERA, A. 2000, *L'imbroglío ethnique en quatorze mots clefs*, Lausanne, Payot, 294 p.
- GALVÃO, A. Gagnor 1995, *Jericoacoara sonhada*, São Paulo, Annablume, 186 p.
- KOTTAK, C. 1983, *Assault on Paradise: Social Change in a Brazilian Village*, New York, Random House, 314 p.
- LEITE, I. Boaventura 1999, « Le nouveau visage des vieilles intolérances ethniques », *Histoire et Sociétés de l'Amérique latine* X (2) : 19-40.
- MAC CANNEL, D. 1986, « Tourisme et identité culturelle », *Communications* 43 : 169-186.
- MEYER, M. 1993, *Caminhos do imaginário no Brasil*, São Paulo, Editora USP, 229 p. [chap. 1, « Um eterno retorno: As descobertas do Brasil »]
- PARSONS, T. 1975, « Some Theoretical Considerations on the Nature and Trends of Change of Ethnicity », in N. GLAZER & D. MOYNIHAN, eds, *Ethnicity: Theory and Experience*, Cambridge, Harvard University Press : 53-83.
- SEYFERTH, G. 2000, « As identidades dos imigrantes e o *melting-pot* nacional », *Horizonte antropológicos* (Porto Alegre) VI (14) : 143-176.
- TAYLOR, A.C. 1992, « Ethnie », in P. Bonte & M. Izard, eds, *Dictionnaire de la sociologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France : 242-244.
- VIDAL, L. 2002, *De Nova Lisboa à Brasília. L'invention d'une capitale (XIX-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Institut des hautes études d'Amérique latine, 344 p.